

Trois évidences

1 . Sensation de gueule de bois ! Impression de déjà vu, en tout cas. Quand tu reconnais un copain allongé sur son lit d'hôpital en service de réanimation, placé sous respirateur artificiel, tu te rappelles de facto cette évidence : la vie est loin d'être toujours drôle ! Et te vient alors à l'esprit ce proverbe indien : « Il y a des remèdes pour la maladie. Il n'y en a point pour la destinée. »

Ta vie durant, tu cours, tu te lèves le matin pour prétendre conquérir le monde, tu y arrives ou pas, parfois oui et parfois non, tu tombes tout du long, tu te relèves, tu avances, tu recules, tu te bats pour tes idées ou tes intérêts ou pour les deux, tu prends des coups, parfois tu en donnes, tu réussis là, tu te casses la gueule ici, tu chantes, tu déchantes, tu construis, tu déconstruis et il peut même t'arriver de détruire, tu écris, tu décries, tu t'enthousiasmes pour un rien, et tout te déprime, tu aimes, tu hais, et tout cela peut finir comme ça, comprimé dans un tuyau qui t'apporte un peu d'oxygène pour respirer car tu ne peux plus le prendre, au moins provisoirement, là où il se trouve et par tes propres moyens. Plutôt bref, le résumé !

Ce sont ces pensées noires qui me sont venues en allant, l'autre jour, avec l'ami Benmohamed rendre visite à un autre ami, malade. Je ne sais pas pourquoi, mais cette image du fatalisme m'a fait revivre mentalement une situation pénible. Je revois Tahar Djaout dans cet hôpital de Baïnem à Alger en 1993. Même

rage devant l'injustice, même impuissance à agir sur le cours des choses. Même stupeur devant la fragilité du fil qui nous relie à l'infinie absence.

2. Heureusement qu'il y a ce contrepoint ! C'est toujours un régal de discuter avec Benmohamed. Il a tout lu, tout vu et il parle de culture avec simplicité et humilité. Cet acteur essentiel dans la transmission de la culture berbère est aussi une mémoire précise de la vie culturelle algérienne et un ami fidèle et attentionné. Pas une connaissance en difficulté qui ne bénéficie de son aide discrète et élégante. Pas un ami malade qui ne reçoive sa visite fraternelle. Et il demeure un militant de la cause berbère et de la démocratie fidèle à ses idées. Celui qui a été dans la proximité de Mouloud Mammeri et qui est dans celle d'Aït Menguellet ne peut qu'avoir une conception élevée de sa culture et de sa langue maternelle qu'il pratique avec maestria. Celui qui a travaillé et fréquenté Kateb Yacine et M'hamed Issiakhem ne peut qu'avoir une vision progressiste du monde et le courage de ses idées et de son combat.

Ben, c'est un livre d'histoire. Plusieurs générations d'auditeurs de la Chaîne 2, où il a animé bien des émissions dont aucune ne dura plus d'une année pour des raisons de censure, pendant de très longues années, ont acquis ou recouvré le goût de la langue berbère et du combat pour son existence en l'écoulant. A l'instar d'Aït Menguellet, il a un public intergénérationnel.

Poète magnifique, au style épuré et profond, Ben a signé pour la postérité *Avava Inouva* d'Ildir. Mais il n'a pas écrit que ce tube planétaire. Des

pointures de la chanson kabyle ont chanté ses poèmes dont Amar Sersour, Matoub Lounès, Nouara, Takfarinas, Djamel Allam, Medjahed Hamid...

Mais Ben, c'est d'abord, et toujours, un splendide rire, franc, sonore, cristallin. Un poète modeste, honnête, généreux. Un grand monsieur ! Et voilà qui est dit !

3. Ben, à qui rien n'échappe, me fait remarquer qu'un théâtre a tiré une pièce de ce texte sulfureux du poète marocain Mohammed Khaïr-Eddine intitulé *Le déterreur* - Tahar Djaout avouait qu'il a été marqué par ce roman !

On le sent bien puisque le premier roman de Tahar Djaout, *L'exproprié*, recelait des accents sismiques que n'aurait pas reniés Khaïr-Eddine.

Ce texte fort, turbulent, irrévérencieux au possible, subversif pour tout dire, publié en 1973 au Seuil, avait confirmé le statut d'enfant terrible de la littérature maghrébine de Khaïr-Eddine. C'est l'histoire d'un homme qui, n'ayant rien à manger, déterre les cadavres. L'acte est métaphorique du fait que la faim pousse les hommes à ne pas laisser dormir leurs morts.

Extrait : « Je suis un bougre qui ne tolère pas les autres. Né dans une histoire de fantoches et de généraux serviles, de savates pourries et de guêtres brûlantes, de femmes données toutes fraîches par un caricaturiste exemplaire, je n'ai pas encore assez de poids pour qualifier ce que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam mais je me décrirai et je te fausserai compagnie quand il sera question de toi, de tes frères, de tes ersatz et des maquereaux habiles que tu paies pour faire d'un



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

artiste un bouffon et d'un écrivain une loque géante...

La vie rugueuse de l'écorché vif, l'exil et ses chausse-trappes éthyliques, l'errance infinie et vaporeuse dans la nuit hâve des autres, tout cela a fini par dompter, au moins pour un temps, le rebelle Khaïr-Eddine. Le poète qui s'est insurgé contre les figures de l'autorité paternelle et du pouvoir monarchique a fini par rentrer au bercail en 1979 après 14 ans d'exil tourmenté et fécond. Ce retour ressemble à une abdication qui peut se comprendre, l'exil étant une dépossession essentielle plus terrible encore que l'absence de liberté chez soi.

Dernière nouvelle, plutôt réjouissante : l'ami auquel nous avons rendu visite, Ben et moi, se porte bien. Il s'en est tiré, revenant de loin.

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@laalamhakimus



Chérie, t'as de la teinte orange pour les cheveux ?

48 heures que les poubelles n'ont pas été ramassées devant l'ambassade des Etats-Unis à Alger. Ils sont fous à Netcom ! C'est un coup à...

... nous faire bombarder, ce genre d'oublis !

Non mais, oh ! Vigilance maximale en ce moment. Prenez hier soir ! Mes enfants, autorisés le week-end à regarder la télé, ont mis une chaîne sur laquelle passaient des séries de leur âge, mais des séries françaises. Je ne te dis pas mon coup de colère ! Ou plutôt si, je te le dis, et même, je te le décris : je me suis violemment saisi de la télécommande et j'ai aussitôt branché sur le canal diffusant *House Of Cards* et *Scandal* en boucle. Et tu crois que j'étais au bout de mes surprises dans cette maison-chausse-trappes ? Que non ! Par acquit de conscience, je vais sur notre balcon pour vérifier que les consignes téléphonées à mon épouse en milieu de journée ont bien été respectées. Rien ! Walou ! Mais qu'est-ce qu'elle faisait, non de Dieu, mis à part préparer les repas, repasser mes chemises, briquer le parterre, ranger les chambres des mioches et avaler

les poussières, oui, que faisait-elle de si important et si occupant qu'elle en oublie ce que je lui ai beuglé au bigophone : « Va vite accrocher le drapeau américain à la rambarde, bien en évidence, et veille surtout à ce qu'il soit visible d'en haut, de très en haut ! » Elle a dû se dire qu'il n'y avait pas le feu, qu'elle pouvait très bien le faire après, le soir ou le lendemain. Comment ça, y a pas le feu, ya mekhlouka ? Mais justement si, y a le feu si tu ne fais pas ce que je te demande de faire, et fissa. D'ailleurs, je ne vais pas attendre que tu te bouges, je l'accroche moi-même le Old Glory. Et j'allume la hifi à fond sur *The Star-Spangled Banner*, l'hymne national américain. Les voisins ? Quoi, les voisins ? La hifi à fond risque de les indisposer ? Mais je m'en contre-fiche qu'ils soient indisposés. Je leur sauve la vie à ces triples buses de voisins en diffusant à tue-tête cet hymne. D'ailleurs, désormais, je ne répondrai à leur salut que s'il est prononcé en anglais. Avec un fort accent texan ! Et je fume du thé planté en Louisiane pour rester éveillé à mon cauchemar qui continue.

H. L.